

Sous le voile, la lutte Les photographies de Shadi Ghadirian

Julie Crenn

Numéro 110, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65837ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Crenn, J. (2012). Sous le voile, la lutte : les photographies de Shadi Ghadirian. *Inter*, (110), 70–72.

Sous le voile, la lutte

Les photographies de Shadi Ghadirian

► JULIE CRENN

Shadi Ghadirian (née en 1974 à Téhéran, Iran) est, depuis quelques années, devenue une actrice majeure de la photographie iranienne et internationale. Son travail est exposé aux quatre coins du monde et figure dans toutes les plus grandes foires et biennales d'art contemporain. Nous proposons ici de parcourir son cheminement artistique et les problématiques abordées, et de présenter sa dernière série intitulée Miss Butterfly (2011).



Qajar, 1998.

Le travail photographique de Shadi Ghadirian impose une subversion subtile, dosée. Une raison à cela : l'artiste a choisi de rester vivre et de travailler en Iran, terre de toutes les censures, notamment auprès des femmes. Afin de pouvoir vivre de ses photographies et de les exposer dans son pays, Ghadirian doit jongler avec les codes moraux, religieux et patriarcaux. Elle se plie non sans difficultés aux règles et aux innombrables interdictions établies par les mollahs iraniens depuis le début de la révolution islamique en 1979. Première règle d'or : une femme ne peut être photographiée ni s'exposer dans la sphère publique sans porter le voile (le tchador iranien). Le voile tient donc une place importante dans sa réflexion. Shadi Ghadirian ne jouit pas des mêmes libertés artistiques que les artistes de la diaspora telles que Shirin Neshat. Pourtant, les contraintes sont rapidement devenues des défis à relever et à détourner. Depuis la fin des années quatre-vingt-dix, elle construit et formule une critique de la condition des femmes iraniennes. Une critique subtile, toujours empreinte d'une pointe d'humour, d'ironie et de poésie.

Qajar

En 1998, elle produit une série de 25 photographies en noir et blanc, intitulée *Qajar*. La technique employée par Shadi Ghadirian reprend celle utilisée pour les portraits traditionnels iraniens durant la période Qajar (1794-1925). Ce sont des photographies sur lesquelles Shadi Ghadirian a rédigé une thèse à l'Université Azad (Téhéran). Elle a demandé aux femmes de sa famille de poser vêtues de vêtements portés durant cette période, réadaptant ainsi les techniques et codes traditionnels. Ces portraits aux apparences académique, traditionnelle et morale vont être transgressés par l'artiste grâce à l'ajout d'un élément de la vie quotidienne contemporaine. Ainsi, nous pouvons voir une femme tenant une cannette de Pepsi®, un poste de radio sur l'épaule à la manière d'un rappeur, un aspirateur ou encore un V.T.T. Passé et présent, tradition et modernité se télescopent : « Nous sommes des femmes modernes qui défient l'image médiévale et intemporelle du Moyen-Orient, par le simple fait de prendre une photographie, de montrer



nos dichotomies, par le simple fait de prouver notre défiance, notre indépendance¹. » Loin des clichés orientalistes, les femmes iraniennes ne sont en rien isolées des effets de la mondialisation : elles sont en phase avec le monde moderne. Les accessoires incarnent aussi leurs interdictions passées et présentes : une femme ne peut pas faire du vélo ou de la moto, écouter de la musique en public, se maquiller ; elle n'a ni le droit d'exercer la profession qu'elle souhaite. Les hommes ont une emprise étouffante sur leur existence et les châtiments qui leur sont réservés relèvent de la torture. Certaines adoptent des postures sages, disciplinées, tandis que d'autres posent de manière plus libérée, reprenant des postures ou gestuelles que nous pouvons voir sur des photographies de mode. Elles ont cependant un point commun : le regard. Des yeux noirs grands ouverts, fixant avec fierté le spectateur et plus spécifiquement les censeurs, les hommes, leur corps caché sous ces longs voiles.

Like Every Day

Plus question de regard ici. Les visages sont totalement camouflés sous des tchadors colorés aux motifs floraux. La série *Like Every Day* (2000) est composée de 17 images en couleurs. Le dispositif est simple et efficace : les femmes, si elles sont réellement présentes, sont photographiées de face, sur un fond blanc. Aux visages drapés l'artiste a superposé des objets de la vie domestique : un hachoir, un balai, une râpe à fromage, une tasse, un gant en caoutchouc ou encore un fer à repasser. En pointant du doigt les idées reçues, Shadi Ghadirian veut ainsi dépasser le stéréotype de la femme iranienne portant le tchador noir, muette et docile. Elle se dévoile dans cette œuvre comme une véritable femme-objet, uniquement identifiée par ses attributs imposés par la société iranienne : le voile et les ustensiles domestiques. Ghadirian déshumanise le statut imposé pour confronter les censeurs au caractère absurde de ces milliers de lois et interdits. Ses images sont fortes symboliquement car, en contournant les interdits de manière subtile et ironique, elle parvient à placer une critique à la fois amère et drôle de la société iranienne.

Be Colorful

Il est intéressant de noter que les femmes de la série *Like Every Day* ne portent pas le tchador noir. Bien au contraire, ils sont colorés, couverts de motifs floraux et abstraits. Ce travail sur la couleur a été poursuivi avec la série *Be Colorful* (2002) qui présente plusieurs femmes vêtues de voiles aux couleurs éclatantes. Leurs visages ne sont pas recouverts, cependant elles sont partiellement dissimulées derrière une vitre sur laquelle de la peinture grise argentée a été appliquée grossièrement. La couleur leur est interdite. Par exemple, en 2008 est née une nouvelle loi interdisant aux femmes vêtues de vêtements rouges, jaunes ou blancs d'entrer dans les bureaux administratifs iraniens. L'absurdité repousse ses propres limites. Ghadirian a demandé à celles qu'elle



Like Every Day, 2000.



a photographiées de porter leurs couleurs favorites. Chacune indique la diversité, non plus l'uniformisation imposée par l'autorité iranienne ou les attentes du public occidental.

Nil Nil

Shadi Ghadirian poursuit son exploration de la sphère privée, traditionnellement assignée aux femmes, tout en y intégrant la sphère publique, celle des hommes. Les 18 photographies couleur qui forment la série *Nil Nil* (2008) présentent des objets appartenant à deux univers : le féminin et le guerrier, la femme et l'homme. La guerre et la sensualité féminine cohabitent dans un même intérieur. Ainsi, une paire d'escarpins rouges vernis tutoie une paire de rangers ensanglantés ; un foulard en soie est suspendu près d'un casque ; un poignard côtoie une vaisselle délicate ; des munitions traînent dans un sac à main clinquant. Les corps sont absents, les objets incarnent les êtres : une nouvelle manière pour l'artiste de contourner les règles iraniennes interdisant tout contact entre un homme et une femme en public. La guerre fait partie du quotidien, du couple, de la famille. Elle est présente dans chacun des recoins de la maison et dans l'esprit de Shadi Ghadirian qui a grandi dans un pays en guerre, lui-même entouré de pays en guerre : « J'ai grandi pendant les années de guerre en Irak. J'ai perdu de la famille et des amis. La futilité de la guerre est quelque chose que je soulignerai toujours². »



Nil Nil, 2008.

Miss Butterfly

La nouvelle série photographique de Shadi Ghadirian coupe avec l'humour et impose une poésie émouvante et troublante. *Miss Butterfly* (2011) est formée de 15 photographies en noir et blanc mettant en scène plusieurs femmes tissant de grandes toiles d'araignées devant des fenêtres, des portes, des ouvertures sur le monde extérieur³. Le rapport entre la femme, la toile et la lumière y est intense. Dans leurs maisons, chambres, salons, cuisines ou caves, les femmes voilées photographiées par Shadi Ghadirian tissent leurs envies de liberté, leurs ambitions et leurs rêves. Chacune tient une longue aiguille de tissage et déroule patiemment une pelote de fil blanc. Le choix de la tisseuse renvoie aux tâches domestiques traditionnellement assignées aux femmes. Nous y voyons là une interprétation personnelle du mythe d'Arachné et de l'histoire de Pénélope, épouse d'Ulysse. Deux mortelles ayant tissé, l'une pour défier l'autorité (la déesse Athéna) et l'autre afin de prouver son amour à son mari qu'elle n'a cessé d'attendre. Les tisserandes de Shadi Ghadirian attendent patiemment non pas l'amour, mais la liberté, la dignité. La toile d'araignée recèle plusieurs interprétations possibles. Elle peut représenter la société iranienne dont les lois emprisonnent les femmes. Pourtant elles-mêmes créatrices de ces toiles, Ghadirian exprime le souhait que les Iraniennes puissent un jour participer activement à la vie de leur pays. Enfermées dans leurs



Miss Butterfly, 2011.

intérieurs vides, elles tissent leur toile au plus près de la sortie, de la lumière extérieure. Telles des échelles symboliques, les grandes toiles d'araignées apparaissent comme des échappatoires à ces vies opprimées, empêchées.

Le travail photographique de Shadi Ghadirian est puissant. Parce qu'il est contraint aux règles édictées par l'autorité phallocrate, il recèle toute la beauté et toute la colère des femmes iraniennes. Des femmes qui suffoquent sous leur voile et sous le poids de toutes les violences qu'elles subissent au quotidien. Enfermées dans ce carcan, matériel et psychologique, elles refusent pourtant de se conformer aux attentes des hommes. Shadi Ghadirian lutte activement pour une représentation plus juste et moins stéréotypée des femmes iraniennes et du Moyen-Orient en général. Les ménagères de Shadi Ghadirian mènent une lutte lente et malicieuse. Ses photographies reflètent une confiance en l'avenir des Iraniennes, le jour de leur pleine liberté viendra. Son choix de rester et de travailler en Iran traduit sa volonté d'impulser le changement de l'intérieur. La photographe confie : « Le futur sera meilleur, parce que nous sommes là. Maintenant nous avons de nombreuses féministes et nous savons que le futur sera meilleur⁴. » ◀

NOTES

- 1 Shadi Ghadirian, citée dans *Tasveer*, « Shadi Ghadirian : Interview » [en ligne], www.tasveerarts.com/photographers/shadi-ghadirian/interviews/?p=15.
- 2 *Ibid.*
- 3 *Miss Butterfly* fut l'objet d'une exposition à la Silk Road Gallery, du 22 avril au 22 mai 2011. Voir l'aperçu [en ligne] au www.silkroadphoto.com/sn/photos/pt/list/gallery/d/207/artist/Shadi-Ghadirian.
- 4 S. Ghadirian, *op. cit.*

PHOTOS : Courtoisie Silk Road Gallery.

JULIE CRENN a obtenu un master recherche en histoire et critique des arts à l'Université Rennes II, dont le mémoire portait sur l'art de Frida Kahlo. Dans la continuité de ses recherches sur les pratiques féministes et postcoloniales, elle est actuellement doctorante en arts à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux III. Sa thèse est une réflexion sur les pratiques textiles contemporaines (de 1970 à nos jours), des pratiques artistiques mettant en avant les thématiques de la mémoire, de l'histoire, du genre et des identités (culturelles et sexuelles). Elle mène parallèlement des recherches sur l'art contemporain dit africain. Dans ce cadre, elle collabore régulièrement avec *Africultures*. Elle a aussi publié dans les revues *Laura*, *Ligeia* et *Genre & histoire*.